

Préface à Benoît Bohy-Bunel, *Approche matérialiste de la critique de la raison pure* : Jean-Louis Vullierme, *Ethique de la critique philosophique*.

Quand Benoît Bohy-Bunel entreprend la critique du texte souvent tenu pour le grand monument de la philosophie moderne, il s'insère dans une tradition établie. On peut aller jusqu'à dire qu'en un sens la Critique de la *Critique de la raison pure* aura été l'activité fondamentale, sinon la mieux visible, de la philosophie depuis près de trois siècles soucieuse de relativiser à un titre ou un autre ses conclusions.

Cet exercice doit pourtant être conduit avec prudence dans la mesure où Kant y pose sérieusement la question de la vérité et de ses limites, réfutant aussi bien son évidence que son déni, son caractère absolu aussi bien que son inexistence. Or nous sommes désormais forts de l'expérience, très chèrement acquise au cours du XXe siècle, du caractère dévastateur de la dénégation de la vérité, comme de sa confusion avec la prétendue volonté d'un peuple ou avec un historicisme doctrinaire. Nous avons appris que si la vérité est morte, alors tout est permis, à commencer par le pire, les idéologies les plus destructrices s'appuyant systématiquement sur des distorsions incontrôlées de la vérité scientifique.

Il est généralement admis que la *Critique de la Raison Pure* était parvenue à surmonter les assauts du scepticisme contre la possibilité d'une vérité, mais aussi les affirmations dogmatiques sur son évidence. Elle n'a pas été remplacée à ce jour par une théorie de la vérité solide et faisant l'objet d'un consensus. C'est donc un enjeu raisonnable pour une philosophie de bonne foi, qui considère important de porter une part de vérité proprement dite, que de s'y confronter directement mais avec une grande circonspection.

C'est afin d'éviter ces écueils que Benoît Bohy-Bunel fait porter son effort sur les conditions retenues par Kant et sur les effets de ce choix sur le résultat obtenu. L'exercice est d'autant plus malaisé à mener correctement qu'il s'agit ainsi, en abyme, d'une analyse des conditions de l'analyse par Kant des conditions de la vérité. Kant semble supposer que ces conditions sont de part en part universelles, et c'est ce que Benoît Bohy-Bunel conteste radicalement. Il faut cependant bien conserver à l'esprit que même si les conditions ne sont pas universelles, il serait impossible d'en conclure pour autant que les propositions de la *Critique de la Raison Pure* seraient fausses relativement à ces conditions. Elles seraient seulement moins universelles que Kant ne le croit. On ne pourrait non plus en tirer directement une théorie qui, elle, serait véritablement universelle, c'est à dire entièrement dépourvue à son tour de conditions, ni même une théorie qui serait *ipso facto* un peu plus universelle seulement parce qu'elle reposerait simplement sur de nouvelles conditions.

L'angle d'attaque ici est double : d'une part montrer que l'abstraction délibérément opérée par Kant afin de décrire un sujet humain universel néglige certaines réalités que nous appellerions aujourd'hui *cognitives*, et qui ne se caractérisent pas toutes par une stabilité dans l'espace et le temps ; d'autre part montrer que ces réalités conduisent Kant à des illusions spécifiques.

La première opération n'est pas conduite avec l'appareil de sciences cognitives, mais avec les outils de la déconstruction de l'Homme universel par la critique de la valeur. Ce n'est pas l'universalisation de l'Homme qui prendrait place, mais celle d'un type très particulier d'être humain : le bourgeois machiste, colonialiste, s'asservissant la masse des autres êtres humains par l'assujettissement au travail. Autrement dit, ce que Kant jugeait libérateur, à savoir l'emploi correct, selon lui, des facultés qu'il décrit, lui est retourné à titre d'arrogance

dominatrice. La nouveauté sur ce point est l'introduction d'une subjectivité existentielle polymorphe, considérée comme matérielle, présentée comme propre aux êtres humains, et que l'ensemble des prescriptions kantienne auraient pour effet d'inhiber ou de juguler.

La seconde opération, en corrélation étroite avec la première, consiste, sur la base de la critique de la valeur, à établir que l'illusion produite s'est effectivement réalisée, et structure à présent la société capitaliste tout entière : une abstraction théorique, conditionnée par un certain état de la société, y compris ses sciences et ses techniques, se serait consolidée dans une société qui renverse en pratique les valeurs existentielles physiquement présentes chez les êtres humains quand ils ne sont pas dominés.

Kant est ici présenté comme le tenant le plus pur de ce à quoi cette théorie s'oppose, à savoir un paradigme social strictement hiérarchique entre classes, ethnies ou races, sexes, et groupes normaux vs. pathologiques. Et il est de fait que la société que Kant a sous les yeux est bourgeoise, patriarcale, ethnocentrique et validiste. Est-ce à dire que la conception kantienne de la vérité est -elle-même inéluctablement bourgeoise, patriarcale, ethnocentrique et validiste ? Ce n'est pas ce que Benoît Bohy-Bunel semble croire ou souhaiter. Il se place du côté de Kant contre le relativisme, en particulier contre le relativisme postmoderne dont il ne méconnaît pas les dangers, notamment celui de ne pas s'imposer de répondre rationnellement à des objections, pourtant recevables, au nom de la simple conviction subjective d'avoir raison. Il demeure à ses côtés dans la recherche d'une universalité non réductrice du potentiel humain. Il s'agit pour lui, en d'autres termes, de rectifier Kant, afin d'écarter la pérennisation du type de société assumé par Kant, sans éliminer Kant, mais en opposant à l'inverse la morale kantienne à cette société pour la transformer.

L'intention est de prendre le penseur de la Modernité dans une tenaille : lui opposer, du côté moral, l'interdiction catégorique de traiter autrui comme un moyen et non comme une fin, et, du côté transcendantal, l'affirmation selon laquelle la souffrance et le désir formeraient des catégories à part entière de la connaissance du monde auxquelles Kant est resté aveugle. Parce que celui-ci ne verrait pas la souffrance existentielle qui affecte les hommes, il ne pourrait non plus apercevoir ni l'expérience du monde des dominés ni les conséquences indignes de l'interprétation non compassionnelle qu'il donne de sa propre morale universelle.

Le lecteur jugera si cette suggestive *Aufhebung* est ou non réalisée de manière satisfaisante. Elle suppose l'acceptation de l'idée qu'à tout emploi dans toute une activité marchande correspond une déshumanisation contraire à l'impératif catégorique. Ceci paraît condamner non seulement la société bourgeoise familière à Kant, mais plus généralement l'une des trois seules formes de l'échange que l'humanité connaisse, en théorie comme en pratique, qui sont la force, le marché et le don-contre don, alors que la première est toujours à redouter et que le dernier n'est pas intégralement généralisable à toutes les échelles. Elle suppose également une acceptation de l'opposition entre spatialité théorique et non-spatialité vitale, ayant Bergson pour référence, qui n'est pas sans présenter quelques difficultés supposant un approfondissement.

Cette proposition philosophique est surtout étroitement associée à une conception qui rejette la totalité des organisations sociales ayant existé dans le passé, qui considère la société moderne comme spécialement aliénante et irréformable, et qui renonce néanmoins à l'exposition positive des pratiques d'une coopération sociale de dimension mondiale qui serait dépourvue des effets délétères de l'échange marchand tel qu'il s'est manifesté jusqu'ici. Or, Kant n'affirme pas la nécessité d'une organisation patriarcale et validiste, et ne se place pas en

adversaire résolu d'un processus d'émancipation. La question se pose donc de ce qui peut ou non être concrètement transformé *hic et nunc* dans le système existant, sans effets pervers, pour devenir au moins en partie compatible avec une émancipation.

Pour y répondre de manière concrète, la démarche que Benoît Bohy-Bunel préconise à l'égard de la critique de la raison pure pourrait permettre d'approfondir la critique marxienne de la valeur. Celle-ci considère que la fongibilité abstraite entre travaux concrets particuliers, sans laquelle la généralisation de l'échange de services entre producteurs de travaux réels n'aurait pas lieu, dénature ces travaux réels en les privant de leur singularité. Mais sont d'abord en cause les formes spécifiques pré-assignées au travail par la société industrielle puis de consommation qui s'est formée sur le modèle de la manufacture, et qui déjà se modifie en devenant société de services, dans des proportions dont il convient encore de prendre la mesure. L'échange marchand au sens marxien doit être rattaché à la forme productive aliénante déterminée qui le conditionne alors. Pour procéder à l'approfondissement de manière fructueuse, il faut s'interroger de manière évolutive sur les modalités pratiques d'une coopération capable, sans planification autoritaire, ni ingénierie sociale mortifère ou malthusianisme, de satisfaire la réalité des besoins planétaires qui ne sont certes pas tous d'une ampleur fictive. D'un tel projet, un Kant rectifié par la considération compassionnelle des effets redoutables d'une Modernité qu'il n'a lui-même connu que dans sa forme primitive, ne serait sans doute pas opposé.

Sa critique de Kant aura conduit Benoît Bohy-Bunel à sauver ce qu'il écartait d'un même geste. Peut-être le mènera-t-elle à poursuivre sa démarche à l'égard de ce qui appartient aujourd'hui au socle de sa propre philosophie qui n'est visiblement pas close. Le motif reste identique : chercher dans les faits à réduire la souffrance sans en engendrer de plus grande pour y parvenir. Telle est l'éthique de la pensée qui, sans cet effort ininterrompu, demeurerait une activité désespérante.